

Paysagismes

Gilles SAUTTER

Le paysage est un concept protéiforme. Par "paysagismes", j'entends les différentes façons dont le paysage peut être vécu ou considéré. On retiendra quatre "paysagismes" : ordinaire, utilitaire, hédoniste et symbolique.

LE PAYSAGISME ORDINAIRE

C'est celui des gens ordinaires dans des situations ordinaires. Celui, aussi, du cheminement, du vécu journalier, de l'interaction avec les choses et les êtres. Ce vécu paysager fait fonction de réceptacle ; il permet de loger spatialement l'information à mesure qu'elle arrive et sert de modèle de représentation du monde. Il s'accompagne d'un comportement actif de balisage du paysage immédiat et familier. Chacun crée ses signes. La prise de possession d'un paysage inconnu passe par le repérage ou la reconnaissance de signes.

L'environnement sensible (les intérieurs comme les paysages qui en celà ne diffèrent que par l'échelle) est à la base de la construction de l'espace par un processus d'abstraction et d'extension progressive.

L'automatisme des conduites une fois acquis, le paysage s'efface, on ne le voit plus : il est incorporé à la conscience. Le regardant ne

se réveille que si quelque chose change ou a changé. C'est un constat dérangeant, et qui exige un effort d'adaptation. D'où le conservatisme paysager de chacun.

La publicité paysagiste en jouant sur la familiarité du paysage, mise sur cette dimension. Son principe est d'incorporer le produit au paysage intérieur des acheteurs potentiels.

Le paysagisme ordinaire est par définition centré. Il se déplace avec chaque porteur de regard. Mais il est primordialement centré sur le lieu d'attache : celui où l'on habite, même temporairement. Un malaise est lié au changement, à l'endormissement et au réveil en un point inédit.

Le paysage est menaçant d'où la distanciation paysagère, la défense de l'intégrité individuelle contre l'envahissement des êtres et des choses, du non-moi qui menace. Il est artificiellement distancié par les barrières interposées devant la vue des paysages : espaces neutres, encadrements ; de là la répulsion devant les écrans trop proches (un mur d'intérieur ne gêne pas, la façade de l'immeuble d'en face, une végétation trop opaque et rapprochée, oui.)

L'expérience du cheminement montre que nous n'avons du paysage que des fragments paysagers dans une gangue d'instantanés non signifiants. Tout paysage érigé en objet scientifique ou esthétique sélectionne ces fragments pour les faire signifier, et laisse tomber le reste.

On terminera par le rapport entre le paysagisme ordinaire et la vocation géographique, pour noter que toute l'ambiguïté de la géographie est de se situer dans l'entre-deux : d'un côté, le paysage concret, incorporé à l'être et centré sur lui ; de l'autre, l'espace ou l'étendue abstraite, indéfinie. La géographie peut être comprise comme une science qui doit rester à mi-chemin entre le paysage concret et l'abstraction.

LE PAYSAGISME UTILITAIRE

Dans la ligne : "Le paysage, ça sert à quoi ?" A faire la guerre, bien entendu, mais plus généralement à informer. Qui et sur quoi ? Les géographes, mais aussi et de plus en plus, tous ceux qui, sans le dire, font un travail de géographe. Autrement dit, n'opèrent plus sur le sectoriel mais sur le territorial, sur des espaces physiques (et non

définis abstraitement en aval des rapports sociaux ou économiques). L'aménagement a un rôle-clé dans cette conversion.

Fondamentalement, tout ce qu'on sait sur l'espace passe par le truchement du paysage. Mieux, les faits inventoriés, localisés, situés dans leurs relations de distance et d'étendue, sont détectables par l'examen des paysages, et plus encore les figures et configurations inscrites dans l'espace. A la limite, les figures sont si prégnantes qu'elles se confondent avec le paysage, elles sont le paysage.

Le constat, en géographie classique, mène à une typologie des paysages, selon les faits et les arrangements qui les caractérisent. L'espace lui-même, simple support, se définit et se découpe selon les aires d'extension des paysages caractéristiques. C'est, à une certaine échelle, la région-paysage et l'ambiguïté du mot "Landschaft". Triomphe le critère d'homogénéité - homogénéité conçue comme la répétition de motifs toujours semblables à eux-mêmes.

Derrière tout cela, la distinction entre le paysage latéral et le paysage vertical n'est guère pertinente. On passe de l'un à l'autre et réciproquement, depuis longtemps : vues cavalières, association des deux sur un même document. En géographie, ce sont les cheminements et, effet en retour, les blocs-diagrammes. Le paysage à vol d'oiseau est le référent scientifique (au besoin, on l'imagine ou on le déduit des vues horizontales : les cartographes, les écrivains - cf. les vues "aéro-panoramiques" de Balzac - en font autant). Le paysage vu du ciel et centré sur l'oeil (ou sur l'objectif) est le référent sensible, une sorte de garant de la véracité observatoire et de l'enracinement au vécu.

Dans les années 60, le paysage est mis en cause à la fois comme objet scientifique avec une redéfinition de la géographie en fonction des flux s'organisant en systèmes. Et en tant qu'outil de décryptage de l'espace : l'accent mis sur tout ce qui ne se voit pas. A la limite, l'intérêt pour les paysages est vu comme une marotte des géographes, ou de certains géographes. Or, c'est très précisément le moment où, en dehors de la géographie, le (ou les) paysage(s) font une percée sensationnelle à la fois comme objet social, instrument de connaissance et finalité de l'aménagement du territoire.

Aujourd'hui, le renouveau est indiscutable, mais reste un peu à la

remorque de l'extérieur, dans la géographie elle-même. Des circonstances et des facteurs très divers y ont contribué. C'est d'abord et avant tout le développement de l'imagerie aérienne puis satellitaire. Des géographes en nombre croissant se sont formés à son utilisation. Au risque, pour certains d'entre eux, de sacrifier la finalité aux moyens techniques et à leur perfectionnement.

Les principales voies de ce renouveau, au-delà des méthodes bricolées (d'ailleurs très utiles) et de l'exploitation courante des documents de type nouveau :

- le paysage comme garant de la validité des points d'observation ou des transects (WIEBER, 1980) (1) ;

- l'échantillonnage statistique et les calculs numériques portant directement sur les objets figurés, ou sur les flux de lumière ou d'énergie renvoyés par le sol (appréciés en aval d'une restitution graphique et de compositions colorées). Ces méthodes sont transposées à Besançon* sur les vues horizontales ;

- l'analyse diachronique de l'évolution des paysages, aussi bien en aéro-images qu'au sol, par le recours systématique aux documents et témoignages anciens. A la limite, on touche à l'archéologie des paysages, telle que la pratiquent certains historiens, avec l'aide des gisements d'objets ou des fouilles, des documents d'époque, de la tradition orale quand elle existe, etc.

Sur le fond, les nouvelles orientations sont en gros (énumération non limitative) les suivantes :

- étudier les paysages, ou en extraire les informations nécessaires à la connaissance de "systèmes spatiaux". L'idée - voir Roger BRUNET (2), Olivier DOLLFUS (3), mais avant eux l'autre BRUNET, Pierre (4) - est que les structures inscrites au sol renseignent sur les systèmes, systèmes de production divers, systèmes naturels, etc...

- étudier les paysages en tant que systèmes. C'est ce que font Georges BERTRAND (5), et l'équipe de RICHARD/CHATELIN/FILLERON (6).

* ERA 778, "Cartographie et analyse des paysages".

Ou plus exactement comme face visible de systèmes dynamiques dont les paysages ne sont pas le simple reflet mais font partie intégrante, ne peuvent en aucune façon être dissociés. Dans tous les cas, l'ordre passe par la mise au jour et la cartographie d'une hiérarchisation spatiale de la dynamique et de ses facteurs. Mais ceci, qui est le point fort de la démarche, en est en même temps le point faible : impossible, sauf artifice, d'intégrer au même fonctionnement pyramidal, la nature et les groupes sociaux qui occupent l'espace. Déjà le monde animal pose problème ("Les géosystèmes et l'avifaune de Grésigne", ALET, B. (7)). A fortiori les sociétés humaines. Il faut alors poser les problèmes de façon différente, mais les paysages restent en position centrale

- les paysages considérés non plus comme reflet, point de départ ou d'arrivée de processus naturels ou sociaux, mais comme agent actif, partie prenante aux changements. A la fois un résultat et un facteur. Parallèlement, en biogéographie, relativisation de la notion de climax (métaphoriquement, c'est ce qui se passe en géomorphologie quand on cesse de rapporter l'évolution en amont à un niveau de base en aval, mais qu'on admet une certaine indépendance du haut par rapport au bas)

- analyser la notion elle-même de paysage. C'est ce qu'ont tenté de faire WIEBER, BROSSARD et leurs élèves (8), en élaborant et en appliquant un modèle où effectivement toutes les façons de prendre les paysages, scientifiquement parlant, trouvent leur place. On se trouve devant une sorte de géographie générale du concept.

Quelques remarques et mises en garde :

- les paysages ne sont jamais la pure expression d'un ensemble de forces en action. Il s'y mêle toujours une part d'héritage, à la fois physique et humain. C'est d'ailleurs ce qui rend possible, à partir des traces ou éléments qui survivent, de reconstituer les paysages du passé. Le statut mixte, à cheval sur le passé et le présent, interdit les simplifications fonctionnelles. On ne peut même pas isoler, mettre mentalement à l'écart la part héritée : elle entre toujours dans les jeux du présent, par réincorporation à de nouveaux agencements, ou tout simplement comme contrainte vis-à-vis du changement (il faut de l'argent pour s'en débarrasser, voir les remembrements)

- tout cela procède de l'inégale rapidité avec laquelle évo-

luent le paysage d'une part, la société de l'autre. A la limite quand le changement économique et social va très vite, ou que le paysage se fossilise, le décalage est si important que le paysage devient "trompeur". Il faut le "mettre en accusation", pour cette raison, mais pour une autre aussi, à laquelle s'attache particulièrement Pierre GOUROU(9). Les paysages par leur matérialité, par leur crédibilité, poussent celui qui les examine à croire à leur nécessité (c'est-à-dire que la forme d'utilisation du milieu dont ils témoignent serait la seule possible)

- les paysages vus d'en haut, et notamment sous la forme d'images aériennes ou spatiales, incitent au zonage cartographique de l'espace. Le risque est de prendre les unités et configurations qui apparaissent ainsi pour la réalité même des rapports entre la société et l'espace. Or, tout zonage est toujours, plus ou moins, arbitraire, c'est un choix en tout cas, et de plus, dans le cas du paysage, les espaces et sous-espaces reconnus homogènes sont des formes, qui ne correspondent pas nécessairement à des unités de contenu. Autrement dit, le chercheur est ici guetté par le double "fétichisme" de l'image et de la carte.

LE PAYSAGISME HEDONISTE

C'est le paysage comme source de plaisir, de satisfaction, de bonheur.

A titre de proposition, le plaisir que procurent les paysages me semble s'enraciner, dans la vie mentale, de différentes façons que voici :

Le paysage comme identité par les lieux, réaffirmation de soi, miroir de l'humeur et du bonheur (ou atténuation des moments difficiles), permanence rassurante, enracinement de l'être dans le temps, connivence (10) avec le lieu, avec l'instant, avec ceux qui participent à la même communion spatiale et temporelle.

Le paysage comme champ ouvert à l'imaginaire, comme liberté. Y contribuent la profondeur spatiale, les lointains, l'horizon, le ciel (le film suisse "Les petites fugues"). A l'ouverture dans l'espace répond une ouverture dans le temps : aptitude du paysage à lier des éléments, des composantes, des êtres, des états successifs de soi-même positionnés à des moments différents de la durée. Le paysage n'intègre

pas seulement les éléments du passé, de plusieurs passés, mais se prête à la projection du futur. D'un futur indéterminé, d'un futur rêvé, ou plutôt rêvable à volonté, dans la liberté de tous les possibles encore disponibles. C'est l'incitation au voyage, à l'exploration des au-delà de ce qui se voit, c'est le plaisir savouré par avance de la découverte, suivant la formule, de "nouveaux horizons", dans la continuité d'un paysage dont on ne sait encore rien, passé l'horizon, sinon qu'il se poursuit. La poésie n'est pas loin.

Le paysage, c'est aussi le plaisir esthétique : celui que procure la beauté, l'harmonie, l'équilibre (ou leur contraire, par transgression des mêmes référents). On tombe alors sur le domaine immense de la peinture, de la littérature, de la photo et du cinéma. Impossible d'explorer, même cursivement. Quelques fléchages, seulement : 1) le problème des codes, des modes, de la communicabilité ; 2) la non-réductibilité des arts descriptifs/figuratifs à un esthétisme des paysages ; 3) la dérive des arts constitués vers les media, l'affiche en particulier ; 4) la mercantilisation des paysages, la consommation de masse à l'encontre du regard solitaire.

La satisfaction paysagère tient aussi au principe d'économie mentale. La démonstration est faite par la publicité visuelle : message reçu sans effort intellectuel, à l'occasion paradoxes qui libèrent des contraintes logiques. Plus généralement, le paysagisme participe, profite et joue sur la prime au non-verbal, au directement communicable, par rapport à l'exercice pénible de la pensée abstraite et du raisonnement logique.

Le plaisir sensuel, aussi, et à la limite sexuel que procurent les paysages, ceux de la réalité et ceux du rêve.

Tout à fait à part, et un peu propre aux géographes, ce multiplicateur de plaisir que constitue la satisfaction de comprendre un paysage, ses ressorts cachés et sa signification propre.

LE PAYSAGISME SYMBOLIQUE

Là encore, les facettes sont multiples. Elles touchent à la fois au social et au culturel. Autrement dit : au pouvoir et au sens.

Il y a d'abord l'affirmation de soi dans un paysage, ou face aux paysages. Autrement dit : les paysages comme expression ou comme occasion d'un pouvoir symbolique. L'individu est magnifié par la vue dominante qu'il prend des paysages à ses pieds. Le géographe se prenant pour Dieu-le-Père, et disposant librement, pour les organiser à son gré, des vues concrètes de l'espace que lui livrent les paysages. Le pouvoir des spécialistes et des organismes qui s'occupent de télédétection est un pouvoir réel d'argent et d'influence. Mais je fais l'hypothèse qu'il tire sa force de leur pouvoir symbolique sur la terre vue de haut. Tout constructeur d'une maison, tout aménageur d'un jardin, impose par là-même aux autres un fragment de vue qui l'exprime. Il en va ainsi des "habitants paysagistes" de Bernard LASSUS (11), par rapport aux passants.

Il y a ensuite le pouvoir (réel dans ce cas) symbolisé. Sans parler de Versailles et du pouvoir solaire du roi inscrit dans la disposition et les accessoires du parc, la gradation haut-bas ou bas-haut est, ou a été employée par beaucoup de sociétés (à commencer par la nôtre) pour symboliser une hiérarchie sociale ou politique. Dans le cas des châteaux, la position militaire est surdéterminée par l'affirmation hiérarchique.

Il y a enfin, à travers des exemples innombrables, l'organisation symbolique de l'espace, par référence à des forces extérieures à la société : forces spirituelles, forces de la nature ou de la surnature. Des directions ou des axes symboliques, des figures significatives matérialisent leur prégnance.

CONCLUSION

A chacun des quatre "paysagismes" correspondent d'un côté des comportements, des attitudes, une ou des praxis, le tout spontané ou codifié, et de l'autre une réflexion scientifique plus ou moins élaborée, formalisée et diversifiée. Même le paysagisme utilitaire ne se réduit pas à sa face scientifique ou présumée telle. S'agissant en particulier des géographes, les deux niveaux coexistent, et interagissent. Sans cela, pourquoi la prédilection pour les montagnes, pour les îles et, longtemps, pour le milieu rural ?

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1 WIEBER, J.C., 1980, "*Dynamique érosive et structure des paysages*" (*Essai d'une approche méthodique*). Tome I et II, Atelier de reproduction des thèses, Université de Lille III, Lille.
- 2 BRUNET, R., 1969, "*Le quartier rural, structure régionale*" Rev. Géol. Pyr. S-0, n° 1 pp 31-100.
- 3 DOLLFUS, O., 1971, "*L'espace géographique*", Paris, coll. Que sais-je ? n° 1390.
- 4 BRUNET, P., 1960, "*Structure agraire et économie rurale des plateaux tertiaires entre la Seine et l'Oise*". Caen, Société d'impression Caron et Cie. 552 p.
- 5 BERTRAND, G., 1968, "*Paysage et géographie physique globale. Esquisse méthodologique*". Rev. Géol. Pyr. S-0, n° 3 , pp 165-170.
- 6 RICHARD, J.F., KAHN, F., CHATELIN, Y., 1977, "*Vocabulaire pour l'étude du milieu naturel (Tropiques humides)*." Travaux et documents de l'ORSTOM, n° 91, ORSTOM, Paris 143 p.
- 7 ALET, B., 1984, "*L'avifaune dans les géosystèmes de Grésigne (Tarn) - Essai de cartographie ornitho-géographique*". Travaux et documents du CIMA - L.A. 366 - CNRS, ronéo 278p.
- 8 BROSSARD, Th., WIEBER, J.C., 1984, "*Le paysage : trois définitions, un mode d'analyse et de cartographie*", L'Espace Géographique, n° 1, pp. 5-12.
- 9 GOUROU, P., 1973, "*Pour une géographie humaine*". Paris, Flammarion, 338 p.
- 10 SAUTTER, G., 1979, "*Le paysage comme connivence*", Hérodote 16, pp. 41-66.
- 11 LASSUS, B., 1977, "*Jardins imaginaires*", Collection "Les habitants-paysagistes", Les Presses de la Connaissance, Paris 191 p.